

à la fin, c'est lui qui a raison. Sidney Poitier a raison contre les policiers blancs qui le traitaient non pas comme un agent de la police fédérale, mais comme un Noir. Il fera la démonstration de son intelligence, de sa compétence, de son courage. L'erreur de jugement des Blancs est flagrante. Le problème est qu'à la fin, ce qui triomphe, c'est la justice des Blancs. Sidney Poitier est au service de la Justice ou de l'État blanc. Des policiers blancs, qui sont au service de ce même État, sont des individus bornés, racistes, mais, en même temps, ils ne peuvent pas aller jusqu'à ne pas accepter que ce soit un Blanc qui ait commis le crime contre l'État blanc. L'État ou la Justice sont « éternels », les Blancs sont des humains, ils peuvent se tromper, mais pas au point de compromettre la pérennité de l'État ou de la Justice qui subsument la vérité du Blanc, et donc la Justice des Blancs. Ils doivent arrêter le Blanc coupable.

Mais le problème est que Sydney Poitier est un *policier américain*, malgré tout. Sa race l'a compromis, l'a fait soupçonner, mais, dans la mesure où elle sert la cause de l'État blanc, cause de la Civilisation, on peut lui reconnaître cette crédibilité. Surtout que lui ne s'en est pris au Blanc qu'en tant que policier, donc en tant que justicier. Les éblouissements de sa peau ont produit des troubles de la vue aux Blancs qui ont commis l'erreur de jugement, mais, finalement, il est un des leurs. Sauf que, malgré tout, l'éblouissante ombre noire de la race suivra partout Sydney Poitier et réveillera le soupçon partout où il sera dans le monde blanc car il sera toujours l'« Autre » du Blanc « normal » dont sa couleur noire colonise l'inconscient. Le Noir, dans le monde des Blancs, est toujours comptabilisé dans le groupe symbolisant l'« Autre » colonisateur de l'inconscient : la femme, le demandeur d'asile, le dissident, le communiste, l'immigré, l'homosexuel, le Juif, le handicapé, etc.

Ce que n'est pas Nafissatou Diallo. Chez elle, ça commence par la « protection ». On lui fait confiance. Mais c'est pour mieux justifier l'erreur d'avoir fait confiance à une femme de ménage noire immigrée africaine. Les deux débuts du « film » américain sont dissonants. S'il faut tirer une leçon de ces deux scénarii : la voici. Dans l'imaginaire du « film américain », il faut prendre garde de croire à l'innocence du faible qui a raison dès le début. C'est lui le coupable. En revanche, il faut douter de la méchanceté du méchant spectacularisé : c'est lui la victime. Victime non seulement de l'accusatrice, mais aussi du « Système ». Cependant, la victime du Système (notamment de la justice américaine) est un dispositif d'accréditation de la justesse de ce système : il ne se trompe que pour mieux se corriger. Il ne tombe que pour mieux se redresser. Car ceux qui le servent sont des hommes. Logique totémique du système capitaliste et chrétien. Mais, dans ce monde des Blancs, la puissance noire colonisatrice des inconscients est le Diable, la Bête, c'est-à-dire l'argent, et, dit-on, l'argent

n'a pas d'odeur. Le destin américain de Nafissatou Diallo s'inscrit dans cette logique paradoxale.

ÉBLOUISSANTE NOIRCEUR D'UNE BOMBE SEXUELLE AFRICAINE

Le système dans lequel cette « affaire » se déroule a été défini, depuis bientôt cinquante ans, comme un système du spectacle. Ce qui veut dire que le système, pour qu'il puisse vivre et se perpétuer, il lui faut du spectacle. Le spectacle est l'énergie qu'il doit brûler, comme le soleil, cette étoile qui nous fait vivre en se consumant. La consommation, ou la dépense, selon Georges Bataille est ce qu'il faut pour que le soleil puisse vivre. Le système dont la justice américaine est un dispositif à besoin de spectacle, de dispositifs d'éblouissements, et donc a besoin de brûler et de consumer, y compris la « vie » de ses étoiles, comme DSK. Si DSK est une étoile du système, comme le mot anglais *star* le signifie, et donc qu'il est membre du *star-system*, Nafissatou Diallo devait aussi être produite comme star, et la façon de le faire, cela a été d'en faire une femme mystérieuse, sans visage, qui suscite la curiosité.

Surtout que son identité, au début, est incertaine : on la dit Sénégalaise, les Camerounais la revendiquent. Avant qu'elle ne soit reconnue comme Guinéenne. La presse va jusqu'à son village. On soumet au feu des questions les membres de sa famille. Des gens qui étaient dans l'ombre en sortent au moment même où son visage n'est toujours pas visible. On en sait assez sur elle mais on veut voir son visage. L'ombre noire qui pèse sur son visage est à l'image du pagne noir de la sorcellerie qui rend socialement « invisible » le visage de celle qui en est la victime en Afrique centrale, et donc qui la « tue ». Cependant, cette « logique » noire du pagne de la sorcellerie, capitalisée par le système juridico-médiatique américain, se transforme en logique de l'impérialisme postcolonial et, au lieu de « tuer » Nafissatou Diallo, finit par fonctionner suivant la logique de l'exploitation capitaliste de la magie du chocolat noir.

En effet, pour bien saisir ce qui s'est passé, il faut partir d'une publicité : celle du chocolat noir à la télévision. On sait ce que représente le chocolat dans l'imaginaire occidental, français en particulier. On sait que son goût incomparable est lié à l'idée de plaisir, et notamment de plaisir sexuel. Car le chocolat a une histoire ancienne qui renvoie à la colonisation. Un imaginaire que renforce le chocolat noir, car il renvoie directement à la « peau noire », comme par une sorte d'intensification qui redouble l'idée de plaisir et d'énergie. Ce n'est donc pas par hasard que c'est une femme noire, habillée en noir, qui joue, dans la publicité, du « chocolat noir ».

La Noire Nafissatou Diallo, tel le chocolat noir, ce «sombre objet de désir», a ainsi suscité et produit la disjonction qui est au fondement de ce rapport sexuel, consenti ou non. Le désir du puissant homme blanc en toute hypothèse été réveillé par l'intensité de la brillance irrésistible de son corps-sexe noir, car tel est le paradoxe. Le noir très noir brille, donc illumine, comme un soleil, par conséquent, éblouit. Comme je l'ai suggéré à l'instant, le problème, ou l'objet du délit de Nafissatou Diallo, la « chose » qui est à la source de ses ennuis, c'est son corps-sexe, mieux, son corps-peau.

Or, dans le système où DSK et Nafissatou Diallo sont produits comme des stars, les stars, ont pour fonction de *vendre*. Comme dans la publicité du chocolat noir, ce qui fait vendre ce chocolat, c'est le corps-sexe de la femme noire. L'énergie du capitalisme se dit consumérisme, j'y vois le *corpsexualisme*: un néologisme que je forge pour signifier ce fait que le corps-sexe est moins une matérialité qu'un dispositif de la violence de l'imaginaire de la consommation.

De plus, cette brillance du noir condense plusieurs schèmes de la séduction et du désir : la soubrette, par définition coquette et avenante ; l'esclave, par définition chose et soumise, offerte à la volonté de puissance : « Je suis ton esclave, fais de moi ce que tu veux ». La prostituée. Ce n'est pas tout. Le fait que cette soubrette esclave prostituée soit une Noire (il y a des femmes esclaves qui ne sont pas noires) rappelle l'esclave particulière produite par la traite négrière, mais aussi, après cette dernière, la femme noire en colonie. Cette femme noire en colonie fut celle par qui l'essence, par définition humaine, du Blanc se révélait à lui ou se confirmait.

C'est cette figure de l'impérialisme noir comme le chocolat de la libido et de la valeur qui a réalisé son «rêve américain», dans le contexte de la société des éblouissements capitalistes, où tout se vend et tout s'achète, et donc où la «vente de soi» est la règle, en devenant patronne d'un restaurant à New York. Car, dans ce monde des Blancs, la puissance noire colonisatrice des inconscients étant la Bête, c'est-à-dire l'argent, et que Nafissatou Diallo ayant été produite comme prostituée par le système capitaliste et médiatique, c'est-à-dire comme bête sexuelle, spécialiste de l'entre-deux, c'est-à-dire, spécialiste des seuils, son destin américain s'est joué dans cette «affaire», parce qu'elle a trouvé «son Blanc» (voir le seuil d'ouverture sur la logique de cette expression).

SARKOZY ET L'OBSCÈNE PROVOCATION D'UN AGENT DE FONCTION DE L'IMPÉRIALISME POSTCOLONIAL

C'est en se parant des oripeaux d'un président français décomplexé que, le 26 juillet 2007, le président français voulut *briller* en éblouissant les Africains par une *obscène provocation* publique appelée le « Discours de Dakar ».

Je qualifie ce discours d'obscène et de provocation pour les deux raisons suivantes. La première tient au sens de l'obscénité. Car est obscène ce qui ne doit pas être montré en public : les cadavres et le sexe. Plus généralement, l'obscène « consiste en la mise en scène du corps et de la parole, ainsi que de situations désavouées par une communauté, c'est-à-dire transgressives à l'égard de bienséances et de "l'ordre établi"²⁵ ». Or, le président français, visiblement, montra, sur la scène de l'amphithéâtre de l'université Cheik Anta Diop de Dakar, l'immense jouissance que lui procurait le fait de dire à une communauté d'universitaires africains que « l'homme africain » n'était pas entré dans l'Histoire.

Et si je le qualifie de provocation, c'est parce que la « *provocatio* en latin, c'est l'appel et c'est parfois le défi. Quand je fais une provocation, j'appelle donc l'autre à me suivre, en le mettant au défi d'oser me suivre. Provoquer, en ce sens, c'est donc savoir qu'on dit... ce qu'il ne faut pas dire²⁶ ». Comme on peut le voir, l'obscénité de la jouissance publique de Nicolas Sarkozy s'explique par le fait qu'il dit, en public, ce qu'il ne faut pas dire en mettant en scène son corps et sa parole, et surtout, il *savait* qu'il disait ce qu'il ne faut pas dire. C'était cela le « défi ».

L'obscène jouissance présidentielle fut d'autant plus océanique que ce président s'était singularisé, au début de son mandat, par son bling-bling, c'est-à-dire par son obsessionnel souci d'apparence, son souci d'éblouir avec son corps. Ce qui fait de lui une récapitulation du passage de l'être à l'avoir et au paraître, qui matérialise l'idée selon laquelle toute « la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation²⁷ ». Mais au bling-bling, étaient aussi associées des paroles qu'un président ne devrait pas prononcer en public : « Casse-toi pauvre con ! » par exemple.

25. A. Simon, « Georges Bataille : l'obscène et l'obsédant », *La voix du regard*, n° 15, 2002, p. 19.

26. Dufour, 2009, *op. cit.*, p. 334.

27. Debord, 1992, *op. cit.*, p. 15.

Je voudrais cependant insister sur un aspect des critiques qu'avait suscité ce discours. Achille Mbembe, par exemple, avait le premier pointé l'ignorance voire l'inculture du couple Sarkozy/ Guaino²⁸. Ce faisant, cet auteur mettait sur le compte de cette « ignorance » le propos de Sarkozy. D'autres textes ont été publiés pour faire la leçon d'histoire à Sarkozy/ Guaino. Mon idée est que ce n'est pas le savoir qui manquait à ce couple. Puisqu'il savait parfaitement ce qu'il faisait en concevant et en proférant ce discours. Mon idée est que le couple Sarkozy/ Guaino s'est inscrit dans une logique du savoir/lumière qui éblouit, par conséquent, qui éclaire en provoquant les troubles de la vue, et donc suivant une logique de l'écran lumineux, qui montre en même temps qu'il fait écran. Une logique pornographique, en substance. Et cette logique, je la relie à la logique générale de l'impérialisme postcolonial. Car elle signifie le caractère oxymorique du savoir et de la lumière. Dans le cas du « Discours de Dakar », cette relation oxymorique fait intervenir le corps-sexe agent pornographique.

SAVOIR ET LUMIÈRE : UN OXYMORON AU SERVICE DE L'IMPÉRIALISME POSTCOLONIAL

Le lien entre savoir, corps-sexe et éblouissement qui rend aveugle est attesté dans les représentations traditionnelles en Afrique centrale qui postulent que voir le sexe d'un homme ou d'une femme, surtout initiés, c'est-à-dire détenteurs d'un savoir secret, d'une connaissance dont sont dépourvus les profanes, rend aveugle ou maudit.

Il est intéressant de faire remarquer ici de quelle manière cette conception du savoir renvoie à la conception wébérienne du savoir religieux, notamment dans la monopolisation de ce savoir par les prêtres obligés de le rationaliser face à la demande de sens des citoyens. Car la ville rend abstrait le rapport à la nature et cette abstraction inhérente à la vie citadine conduit une partie des classes dominantes à se spécialiser dans le travail religieux. Celui-ci a pour principe de donner les mêmes réponses aux citoyens demandeurs de « sens ». Il s'ensuit que ces spécialistes du sens ne peuvent préserver leur savoir, c'est-à-dire s'en donner le monopole, que par des stratégies d'écriture et de parole :

« L'ésotérisme, le savoir secret, vise ainsi à limiter l'accès des non-spécialistes à la source du sens pour préserver le pouvoir qui lui est attaché. L'allégorie vise, un peu comme le dirait Foucault de la pratique

28. Cf. A. Mbembe, « L'Afrique de Nicolas Sarkozy », *Africultures*, 1^{er} août 2007, et A. Mbembe, « France-Afrique : ces sottises qui divisent », *Africultures*, 9 août 2007.

du commentaire des écrits saints, à réitérer le même discours en donnant l'illusion de sa nouveauté²⁹ ».

Schmuel Trigano explicite cette fonction du savoir de la manière suivante :

« Toutes ces stratégies du discours constituent un impératif pour le prêtre qui, à la différence de l'intellectuel (en tout cas, à notre sens, avant l'ère médiatique), a un besoin vital de répondre toujours à l'attente des laïcs et des profanes. Le goût pour les jeux de mots, si courants dans les traditions lettrées, répond en effet à ce besoin de continuer à parler aux masses tout en gardant secret l'essentiel du savoir (condition même de la continuité du monopole ecclésiastique, et cela dans les mêmes mots³⁰ ».

Nicolas Sarkozy ne s'était pas livré à un « jeu de mots ». Son ambition perverse fut d'être explicite. Cependant, pour revenir au rapport entre l'interdit de *voir*, et donc de *savoir*, sous peine de folie ou de mort, nous le retrouvons dans cet interdit qui se manifeste dans le « jeu de mots » qui veut dire que voir et savoir sont liés mais que ce lien est lui-même en rapport avec l'interdit posé par les gens de savoir qui ne veulent pas mourir, du moins symboliquement, c'est-à-dire socialement, par la perte du monopole du savoir qu'ils se sont arrogé. Ce qui permet d'ailleurs de voir que les interdits imposés par les initiés africains aux profanes au sujet de la nudité signifient le fait qu'être vus *nus*, c'est perdre, comme le « roi nu », leur pouvoir social. La folie ou la mort qu'ils infligent aux profanes est alors l'équivalent structural de leur propre mort sociale.

Ainsi, l'enjeu de mort que cache le savoir à travers le « jeu de mots » est le même qui se manifeste dans le « jeu de mots » ou des métaphores qui, d'ordinaire, sont utilisés pour parler du sexe. Or, c'est dans l'*obscène* que le sexe et la mort se rencontrent. Je suggère donc que c'est pour la même raison que, dans les sociétés traditionnelles d'Afrique centrale, la vue des cadavres était interdite aux enfants. Une interdiction que la modernité a rendue obsolète, dès lors que les séries américaines, par exemple, font voir des cadavres à l'écran. Une réalité qui est aussi coutumière des télévisions africaines où la spectacularisation des cadavres confirme le fait que ces sociétés sont des sociétés d'éblouissement, comme les autres. Cette monstration ou cette exhibition des morts aux enfants va d'ailleurs de pair avec celle des corps-sexes. Ce savoir médiatique sur la mort et le sexe signifie ainsi la mort des parents.

29. S. Trigano, *Qu'est ce que la religion ?*, Paris, Flammarion (coll. « Champs »), 2001, p. 161.
30. *Ibid.*

Cependant, le rapport d'éblouissement est contradictoire en ce qu'il repose sur le fait suivant: qui éblouit s'éblouit lui-même. Ou, pour dire les choses autrement, en éblouissant les autres pour briller à leurs dépens, on s'éblouit soi-même, à ses dépens. C'est ce que révèle le « Discours de Dakar ».

En effet, Sarkozy ne s'est pas livré à un jeu de mots. Il était explicite, disant ce qui est interdit en public, pour éblouir. C'était le piège du discours obscène. Car comment peut-on parler à des entités qui se situent en dehors de l'Histoire, donc non accessibles à un homme qui est dans l'Histoire, dans une langue de savoir qui relève de l'Histoire, coloniale en l'occurrence, sans se contredire? De deux choses l'une: ces gens sont dans l'Histoire et je peux leur parler dans ma langue qui est la langue du Savoir qu'ils comprennent et, de cette intercompréhension, j'attends une forte jouissance car, en bon adepte de Sade, je vais leur dire ce qu'ils ne veulent pas entendre mais qu'ils doivent entendre et donc comprendre; ou bien je ne leur parle pas, je me sers seulement du cadre exotique que je me suis offert, en tant que dominant, homme de pouvoir, et donc homme du Savoir conquérant, pour m'adresser, comme dans une carte postale, à mes compatriotes restés de l'autre côté de la Méditerranée, et *jouir* de leur admiration ou de leur effroi de me *voir* (il y a la télévision) m'exhiber devant une foule de sauvages.

Dans le premier cas, ma *jouissance* repose sur la conscience d'un danger de mort que j'encours à provoquer les sauvages par mon propos et, dans le deuxième cas, c'est mon physique, ma présence, mes gestes, bref mon corps, que je fais fonctionner tout entier comme un corps-sexe qui me sert alors de langage et qui peut provoquer le même effet que je redoute tout en le recherchant.

En réalité, c'est parce que je ne peux complètement supprimer l'humanité voire la contemporanéité de ces gens que j'attends de l'obscénité de mon acte la jouissance qui se doit. Même en me disant à moi-même que j'ai affaire à une horde de gorilles³¹, il ne peut s'agir, dans ce lieu, à savoir un amphithéâtre d'université, que de gorilles domestiqués, disciplinés, capables de s'asseoir docilement ou sagement, comme dans un cirque, et de m'observer, dans le jeu que je leur ai imposé, en tant que maître du Savoir, dresseur et clown à la fois. Dans ce cas, il s'agit d'animaux dont je me sers mais dont l'intérêt du jeu qui me réjouit ou me procure, au quotidien, de la jouissance me met à leur service. Je ne peux donc, dans ce cas, éviter de tomber dans la cruelle dialectique du

31. Ce mot viendrait de gorgone d'après une communication personnelle de Nicolas Martin-Granel.

maître et de l'esclave. Une dialectique d'autant plus cruelle que l'esclave est censé être l'animal, dans mon phantasme.

Il y a ainsi un enjeu intellectuel ou de savoir qui contredit le sens de ma provocation: je leur parle mais je sais qu'ils ne *comprennent* rien, ne *savent* pas ce que je dis ou ce que je fais, et le risque que je prends est de les énerver par ma présence, par mes gestes, des fois qu'ils les prendraient pour des insultes, une agression ou une menace d'agression. C'est Marlow parlant des nègres.

La jouissance que me procure mon acte repose de ce point de vue sur une absence de *sens commun* ou de *savoir partagé*. Ou bien ma jouissance tient au risque que je prends parce que je *sais* qu'ils sauront comprendre ou saisir le sens de mon propos, et ma jouissance est d'autant plus forte que je sais cela, mais en même temps je me contredis en disant qu'ils ne sont pas dans l'Histoire, c'est-à-dire dans mon Histoire, car MOI je suis *dans* l'Histoire, ou mieux, j'incarne l'Histoire, j'en suis le *Représentant*, le *Despote*. Dans tous ces cas de figure, ma jouissance repose sur l'enjeu du savoir, de la compréhension, ou de la langue.

Cet enjeu de savoir est patent lorsque nous considérons la scène de la provocation: l'université. En effet, l'université de Dakar représente le sommet de ce qu'une Sénégalaise, la Grande Royale de Cheikh Hamidou Kane, appelle « l'école des Blancs » dans *L'Aventure ambiguë*³². Une école que la Grande Royale n'aimait pas, mais à laquelle il fallait envoyer les enfants, dit-elle, pour qu'ils aillent apprendre à vaincre sans avoir raison. Or, vaincre sans avoir raison est l'acte de violence par définition. Vaincre en ayant *raison se fait* dans des situations où la légitimité de la violence est reconnue. Donner la mort aux États-Unis en tirant sur les gens, quelle que soit la raison de ce meurtre, se fait dans une situation générale de légitimation du port d'armes.

D'un point de vue sociologique, ce n'est pas la raison ressentie par le meurtrier qui est essentielle ici, mais celle d'un système social et politique qui institue la légitimité de tuer, comme en témoigne l'absence d'abolition de la peine de mort. Les autres raisons, légitime défense ou assassinat crapuleux, qui appellent le meurtre de l'assassin par un représentant de l'État n'ont de sens que par rapport à cette situation historique d'une société qui trouve « normal » le fait, pour des êtres humains, de tuer d'autres êtres humains, et donc de suspendre la sacralité prétendue des êtres humains. C'est donc ce principe qui est perçu par la Grande Royale quand elle dit que l'école des Blancs apprend à triompher

32. C. H. Kane, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.

sans avoir raison, notamment en situation coloniale. Ce qui n'a pas changé, comme en témoignent les cas ivoirien, congolais, libyen dans lesquels l'ombre de Nicolas Sarkozy se caractérise par une activité extraordinairement puissante.

Ainsi, Nicolas Sarkozy n'obtient son obscène jouissance océanique devant des universitaires, c'est-à-dire des hommes et des femmes capables de saisir la portée pornographique de sa provocation, que parce qu'ils partagent la même « coutume de l'école des Blancs » qui apprend à vaincre sans avoir raison. Ce qui signifie qu'en posant son acte, Nicolas Sarkozy illustre le fait que « l'école des Blancs » avait entre autres vertus de permettre aux gens qui la fréquentent de saisir la portée de sa saillie qui le fit entrer dans l'histoire africaine par l'exclusion de l'Homme africain de l'Histoire.

Ce processus par lequel on exclut les autochtones ou les originaires de leur histoire, en s'appropriant leur place pour les mettre au service du dominant, a deux noms : le *colonialisme* et l'*impérialisme*. Les deux ont pour dispositif efficace le savoir scolaire qui fait entrer les « natifs » dans le spectre lumineux de la domination, de l'hégémonie, ou de l'assujettissement. Mais l'école ne remplit pas cette fonction toute seule, elle fait partie d'un dispositif d'« exportation d'idées et de valeurs qui consiste en la mise en place de nouveaux systèmes d'éducation, l'établissement de nouvelles habitudes locales, la diffusion de livres, de vêtements, de spectacles, musicaux et autres pratiques artistiques et culturelles au sens large, autant que l'endoctrinement religieux, de manière à transformer la population locale en population "familiale"³³ ».

Il existe cependant une :

« différence fondamentale entre colonialisme et impérialisme (encore que leur sens varie énormément d'un emploi à l'autre), c'est que l'impérialisme est une forme tardive et plus systématique d'organisation de l'exploitation de l'étranger inaugurée par le colonialisme. Dit autrement, l'impérialisme donne de l'efficace au processus initié par le colonialisme et le généralise, et réduit souvent (même si pas systématiquement) la nécessité d'une confrontation sèche et directe entre deux peuples de cultures différentes. [...]. La colonisation était menée soit pour des raisons de peuplement, soit pour l'exploitation économique; elle était largement menée dans les termes d'une confrontation entre les races « blanche » et « noire »;

33. T. Brennan, « Du développement à la mondialisation: les études postcoloniales et la théorie de la mondialisation », in N. Lazarus, *Penser le postcolonial. Une introduction critique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 222.

elle impliquait souvent une occupation militaire directe, et la mise en place de nouvelles institutions culturelles destinées à *créer une caste de natifs partageant la même culture que celle du pays d'origine*³⁴ ».

L'obscène « Discours de Dakar », qui reproduit le discours colonial et traduit l'actualité de l'impérialisme, n'a pu procurer une puissante jouissance en le prononçant pour éblouir les universitaires dakarois et africains en général que parce qu'il s'adressait à des « natifs partageant la même culture que celle du pays d'origine » de son auteur. Dès lors, le rapport d'éblouissement qui le caractérise comprend l'éblouissement de cet auteur dont la jouissance est son ombre portée au moment même où il le conçoit, le prémédite, le rédige et le fait lire à celui qui, se l'étant approprié, s'éclate, comme on dit, devant des « natifs » qui participent de la même culture que lui.

Comme je l'ai fait valoir, le corps-sexe est un corps hypersexualisé. Cette hypersexualisation est le fait de l'idéologie néolibérale dont la forme extrême est la pornographie en toute liberté sur Internet. L'exhibitionnisme de Nicolas Sarkozy est, de ce point de vue, une expression, sur une terre qu'il considère comme fantôme, donc une terre où il peut s'offrir le luxe d'exprimer librement son idéologie de décomplexé, un discours de l'homme puissant, sur tous les plans, notamment sexuel. Ce fut le discours du despote.

34. Brennan, 2006, *op. cit.*, p. 223.